

Oregon, 1957.

— Coordonne tes mouvements! Monte les genoux et balance les bras! Tu prépares ton appel à la cinquième foulée, pas avant! Et respire, sinon tu n'atteindras pas ta vitesse maximale! Bordel, ce gamin dépasse tout le monde d'une tête mais il est souple comme un verre de lampe...

Richard s'éloigne du sautoir en trottant. Le soleil qui émerge d'un nuage le frappe en pleine figure, et il tente de le regarder en face. Trois secondes plus tard il capitule, vaincu. Des halos lumineux se superposent au paysage qui brûle par endroits, et devant lui, l'entraîneur n'est plus qu'une ombre. En plissant les yeux, il distingue son air dépité. Pas une idée glorieuse, cette inscription au club de saut en hauteur pour ses dix ans, mais son père y tenait.

Effectuer un parcours d'obstacles était amusant, bondir à cloche-pied au coup de sifflet du professeur aussi, mais dès qu'ils attaquent la course d'élan qui précède le saut, Richard est dépassé. Décomposer chaque mouvement au lieu de courir librement, compter ses pas en inspirant à des moments précis, décoller les bras, lever la jambe en appuyant suffisamment sur le pied d'appel — lequel déjà ? — et exécuter ce ciseau à la noix pour passer la barre, tout lui semble invraisemblable et il s'emmêle les crayons. Il a peur de s'étaler sur le sautoir, ce qui fait rire ses camarades, et lui avec. C'est à la fois l'enfer et la cour de récréation. Même à l'échauffement, les autres pouffent de rire devant ses cabrioles dignes d'une course en sac à patates, et comme l'ambiance est bon enfant, Richard continue de faire à sa façon. La seule chose qui l'intéresse dans le sport, comme il le confie, haletant, à Dan Cunningham pendant les levées de genoux, c'est de se faire des amis. Aussi quand Dan l'invite à passer chez lui le week-end suivant, Richard enchaîne des sprints du feu de dieu en braillant, tandis que l'entraîneur voit rouge. C'est la meilleure nouvelle de la semaine avec son 9 sur 10 en sciences.

L'éblouissement passe un peu quand il reprend son souffle, et les contrastes se reforment. Au loin, de grosses nuées oranges surplombent la ville. C'est alors qu'il l'aperçoit. À cheval entre l'horizon et le dernier pâté de maisons, une créature gigantesque est là qui les observe. Un oiseau de feu, immobile, un phœnix de la plus belle espèce.

Sur le trajet du retour, Richard se repasse le film de la séance d'entraînement. Il tente quelques foulées sur le trottoir, mais à chaque fois qu'il essaie de faire coïncider son mouvement

avec les consignes du coach, il a l'impression de se démembrer et ça ne ressemble à r..

— Bon sang! Tu ne peux pas faire attention! ? claironne une passante qu'il manque de renverser à l'angle de Second Street.

Il lui adresse son plus beau sourire, en dévoilant ses dents comme le lui a appris sa mère, mais la grimace est sans effet. La dame pousse son sac de sport avant de s'engouffrer chez Shield's, le meilleur épicier de la ville.

Bientôt il arrive devant la maison des Jones où il retrouve Jack, le labrador qu'il vient voir chaque jour. Il passe la main entre les lattes de la clôture pour caresser le pelage soyeux, tandis que les yeux sombres le fixent et que la truffe s'imprègne d'une légère sueur. Richard palpe le front dur, descend sur le cou, et bientôt le chien frémit et s'impatiente. Il enlève très vite sa main pour qu'elle ne se retrouve pas écrasée contre la barrière, le cœur retourné d'avoir touché une bête aussi impressionnante que le gorille du zoo de Forest Park. Alerté par les aboiements, monsieur Jones sort sur le perron et Richard prend la poudre d'escampette.

Rentré chez lui, il se défoule. Il entame une de ses danses de Saint-Guy rituelles, gesticulant au rythme d'une musique imaginaire, se contorsionnant comme un ver pour éviter d'envoyer voler un vase ou de se cogner dans la table. Son père enfonce le nez dans son journal pendant que sa mère, vigie frémissante, guette le moment où il devra impérativement cesser de s'agiter, pour ne pas s'attirer les foudres paternelles. Il ouvre régulièrement les yeux au milieu de sa transe, et lorsqu'elle lui fait signe, il s'arrête et grimpe quatre à quatre l'escalier qui mène à sa chambre. Dès qu'il en franchit le seuil, il se regarde dans le miroir en pied. Il a les joues rouges, les

yeux brillants, et le sourire jusqu'aux oreilles. Il exécute quelques montées de genoux en s'observant, mais le sol tremble sous ses pieds et il file prendre sa douche.

*

— Je ne demande pas une révolution, mais un semblant d'é-vo-lu-ti-on!

Derrière la porte des vestiaires, Richard devine que son entraîneur parle encore de lui avec ses collègues. Il fourre sa serviette dans son sac et n'ose plus sortir.

— Ça fait quatre ans que je ne sais pas quoi faire de ce gosse.

— Je le vois s'entraîner depuis ses dix ans, répond le deuxième coach. Sa course d'appel n'est pas terrible, et son impulsion ne lui permet pas de monter le bassin assez haut.

— Ouais, y'a un truc qui cloche au niveau de son centre de gravité.

— T'es sûr qu'il n'y a pas un truc qui cloche tout court?

— ...

— Ce gamin n'est tout simplement pas fait pour le sport.

— Il est plutôt docile, et même gentil, répond son entraîneur.

— Il est nonchalant, tu veux dire! Et c'est incompatible avec le saut.

— Il n'est pas nonchalant, le coupe le troisième coach, il est flegmatique. Pour ne pas dire mou. Il n'aurait pas du sang anglais, par hasard?

Comme un groupe de garçons entre dans les vestiaires pour se changer, Richard est contraint de sortir. Il envoie un signe de main furtif à son entraîneur en évitant son regard, mais

hélas, le coach lui demande d'approcher. La plaie : il voulait faire un tour sur Second Street avant de rentrer, pour aller voir les affiches de cinéma. Trois paires d'yeux le dévisagent.

— Richard, est-ce que ton père pourrait m'appeler demain, vers 18 heures ?

— Bien sûr.

— Il faut qu'on parle lui et moi... Tu ne me demandes pas de quoi ?

Les entraîneurs continuent de le fixer avec curiosité.

— Si ! De quoi ?

— Richard, l'année scolaire va se terminer et tu n'as pas progressé d'un pouce. Ça fait quatre ans que tu plafonnes à 1,62 mètre. Pas un an, quatre. Et pas à 1,80 mètre, mais à 1,62 mètre, soit soi-xan-te cen-ti-mè-tres de moins que le record du monde. Je ne t'en demande pas tant, mais... Tu as aujourd'hui quatorze ans, et depuis tes dix ans, ton saut n'a pas gagné un demi-centimètre.

— Même au dix-neuvième siècle, ta performance aurait prêté à sourire, renchérit le deuxième coach d'un air narquois.

— Même durant la première moitié du dix-neuvième siècle, enchaîne l'autre.

— Mon père vous appellera demain à l'heure dite !

Et il s'éclipse en direction de la sortie.

Une fois le gymnase dépassé, il prend son temps pour rentrer. Il fait un détour par la propriété des Jones, dans l'espoir de découvrir un nouveau chien derrière la clôture. Jack, le labrador, est mort à la fin de l'hiver. Quand il a appris la nouvelle, il a éprouvé une sensation étrange : sa disparition était aussi impensable que celle de son école ou de sa maison. Mais le jardin est toujours vide, et il poursuit son itinéraire tranquillement. Le trajet entre le gymnase et chez lui, effectué chaque

jour de la semaine dans un sens puis dans l'autre, est ce qu'il préfère dans l'entraînement. Il en aime tous les détails, inépuisables, il guette leurs variations dans les lumières des saisons. C'est comme une immense chasse au trésor, sans qu'il sache après quel butin il court. Il en ressort invariablement avec une sensation de récompense, de gratification, de confirmation d'une joie obscure en lui. Son parcours est divisé en sections qui délivrent chacune un horizon précis, depuis une station connue de lui seul. Bientôt il arrive à la station 10, la dernière du parcours dans ce sens : la maison abandonnée des Thompson, avec son porche en bois délavé et son silence qui fiche la frousse. Du haut de la troisième marche du perron, on voit le ciel écarter les bâtiments de High Street et forcer le passage entre les briques, comme si les édifices bougeaient. Le plaisir qu'il éprouve à explorer ce circuit est incorruptible. Rien ne l'amoindrit : ni le froid, ni la fatigue, ni aucune circonstance de la vie.

S'il est renvoyé de l'entraînement, se dit-il en shootant dans une bouteille qui dévale la rue, il reviendra quand même chaque jour effectuer ce trajet. Il l'aime autant, désormais, que la forêt saturée d'oiseaux qui respire jour et nuit au cœur de la ville, et qui abrite le zoo de son enfance. Cet endroit où il s'est rendu tant de fois hante encore ses rêves : l'éléphant offert par le roi de Thaïlande, la grue Antigone qui l'avait tant impressionné visitent régulièrement ses nuits. Avec le labrador Jack, il retrouvait le silence émouvant des grands animaux ; se souviendra-t-il de lui s'il ne va plus au gymnase ? Tandis qu'il change de trottoir, l'idée lui vient de baptiser son trajet *Jack's Path*, le Chemin de Jack, pour ne jamais l'oublier. Il hausse les épaules : il connaîtra son sort demain. Ça ne l'empêchera pas de dormir, comme dirait son père.

Il délace ses baskets dans l'entrée en pensant à ses copains qui ont toujours l'air sérieux à l'entraînement. Il leur arrive de se battre quand l'un d'eux se moque de la performance d'un autre, ou si un regard ironique vient ponctuer la chute de la barre. Deux mois plus tôt, Dan a même labouré la fosse de coups de poing, faisant voler la sciure comme des confettis, parce qu'il n'avait pas amélioré son record. Les yeux pleins de larmes et de poussière, malgré le ridicule de la situation, il avait continué à crier, tout possédé qu'il était par cette *chose* que ses copains semblaient comprendre. Devant le sautoir, lui ne se sent jamais en proie à cet espoir douloureux. Il se sent tranquille, et sa tranquillité semble faire tache. Depuis qu'il a appris à se réceptionner dans la sciure, il n'a plus jamais connu de tension ni d'angoisse. Il aime bien ses camarades, l'odeur du gymnase et celle des copeaux de bois. Il aime ses habitudes. Mais jamais il n'a envie de commenter les progrès des uns ou des autres, de parler technique ou record du monde. Une fois, Dan lui a avoué qu'il avait de la peine pour lui de le voir plafonner à la même hauteur depuis des lustres, et son empathie a été une source d'interrogation. Depuis, Richard dissimule sa désinvolture comme il peut.

Une odeur de viande grillée lui vide d'un coup la tête : ce soir, c'est omelette à la couenne de porc. Un coup d'œil à la pendule de la cuisine lui indique qu'il a trop traîné en chemin.

— Bonsoir, 'Man!

— Bonsoir mon grand. Rien de neuf?

— Non!

Et il file se doucher, affamé.

*

— Je n'arrive pas à cerner votre fils, monsieur. Il est poli, réservé, et toujours de bonne volonté. Certes, un peu... loufoque aussi. Quand il était petit, il avait une peur bleue de tomber, mais à force de passer la barre, cette crainte s'est évanouie. Il s'applique, il essaie... mais ça ne donne rien du tout. Ça fait quatre ans qu'il plafonne à la même hauteur.

Le père de Richard attend la suite en fixant l'entraîneur, qui l'a convoqué dans le minuscule bureau du gymnase.

— J'ai passé le relais à deux collègues qui ont créé un échauffement spécial pour lui, parce que Richard a des bras tellement grands que pour se coordonner il doit retenir ses mouvements naturels. Il a du mal à monter les genoux et les coudes... En bref, monsieur, je pense qu'il faut le changer de discipline. Votre garçon n'est pas fait pour ce sport, nous en avons désormais la certitude. Il profitera des vacances d'été pour choisir une autre activité.

— Vous conseillez quoi ?

L'entraîneur ne fait pas mine de chercher, il écarquille les yeux en grimaçant pour signifier son embarras.

Durant les séances suivantes, Richard continue d'appliquer consciencieusement les consignes des coachs. Il travaille son impulsion pour élever sa jambe libre le plus haut et le plus vite possible, mais la réponse à ses efforts se résume invariablement à trois chiffres : 1,62. À l'école, l'ambiance est à la joie. La pluie qui durait depuis des mois a brusquement cédé la place à un soleil brûlant, et les shorts ont envahi la cour. Les cris aussi, une excitation générale qui s'est répandue d'un coup, une épidémie d'optimisme qui a gagné les âmes les plus austères. Richard aime ce passage brutal d'un climat à l'autre, cet éblouissement soudain, ce choc subi par les corps.

À Portland, il n'y a que deux saisons : neuf mois de pluie et trois de canicule. Aux premiers soleils, l'océan émet son appel, et les cent cinquante kilomètres qui l'éloignent de la ville se réduisent comme peau de chagrin. Tout le monde se met à penser à ses plages, à ses falaises abruptes, à ses rouleaux terrifiantes. Le souvenir des embruns de Cannon Beach se mêle à celui des concours de châteaux de sable auquel Richard participait, enfant, à Newport. Sous le regard amusé de sa tante et de son oncle, il s'échinait à reproduire les cheminées de basalte qui crèvent la surface de l'eau pour s'élever soixante-dix mètres au-dessus des flots. Une fois l'épreuve terminée, des dizaines de répliques miniatures recouvraient sa parcelle de plage, jusqu'à ce que la marée vienne les prendre pour les disséminer le long de la ligne d'horizon.

Le jeudi, Richard rentre plus tôt et dispose de quelques heures de solitude. Il aime glisser la clef dans la serrure, tourner lentement la poignée de la porte et entrer dans l'étroit vestibule. Il marque alors un temps d'arrêt pour écouter comme tout se tait dans la maison. L'odeur du manteau de son père flotte toujours dans l'entrée, mais une fois le seuil de la cuisine franchi, il pénètre dans un autre espace, celui des premiers mots échangés en rentrant du collège, celui des biscuits à la noisette de chez Shield's, du verre de lait et des clins d'œil de sa mère. Il soulève un torchon qui cache une tarte sur le buffet, les fruits sont mous, la pâte humide, il préfère croquer une pomme oubliée sur la table. Il a des fourmis dans les bras, dans les jambes, quelque chose l'agace et l'excite à la fois. La chair acide du fruit irrite ses gencives, il arrache des bouchées comme s'il attaquait la chair d'une bête ennemie, saute sur place, jette le trognon dans la